

XXXIV.

LES GENS DE SAINT-LOUP.

Depuis le départ de Marcelle, Pierre-Paul, impateint et triste, vivait dans l'attente du jour où il attendrait sa majorité.

C'était l'époque depuis longtemps fixée par son oncle Gervais pour le voyage qu'il devait faire à Paris à la recherche de sa sœur Clarisse ; et le vieux paysan, obstiné comme on le connaît, n'entendait pas la devancer de vingt-quatre heures. Aussi, pour s'être risqué à en faire la proposition, Pierre-Paul reçut-il de lui les plus durs reproches qu'il lui eût jamais adressés.

Dès les premiers mots, le bonhomme fronça les sourcils ; avant que le gars eût achevé, il l'interrompit et avec l'accent d'une colère contenue :

— *Core pus drôle !* mon petit laitier, on te voit venir ! assez sur cet article, hein ? Gervais n'est pas une girouette pour tourner à tous vents Foi de paysan ! voilà qu'il te pousse, du soir au matin, une rude tendresse pour ta pauvre sœur la Parisienne

— Mais, mon oncle, je n'ai jamais cessé de songer à Clarisse, je l'aime de tout mon cœur . . .

— Tu aimes l'autre ! . . . maître *songeux !* . . . Et il est trop tard, entends-tu bien, pour être si pressé que ça au bout de cinq ou six ans, passés au bourg sans rien dire ! . . . Oui, oui, voici tantôt six ans qu'on n'a pas ouvert la bouche de Clarisse . . . *core pus drôle !* . . . Ah ! ah ! mon brave amoureux, tu te tranquillisais parce que ta *piotte* était à Notre-Dame-des-Fleurs, tranquillise-toi, maintenant ! . . . Tu attendais sans peine, continue d'attendre par complaisance ! . . . Ton oncle Gervais Roverin attend bien, lui qui te parle ! . . .

Sur ces mots, le vieux fermier, à qui le sang montait au visage, tourna brusquement les talons et s'éloigna en jurant.

Pierre-Paul, abasourdi, n'y comprit rien d'abord ; mais, après cinq minutes de réflexions :

— Et lui aussi, mon Dieu ! murmura-t-il avec l'accent de la plus amère douleur, serait-ce bien possible ?

Lui aussi, tout comme les autres, désapprouverait son amour après l'avoir si longtemps encouragé, lui, Gervais, qui disait : *au revoir !* avec tant d'affectation rustique. C'était à ne pas en croire ses oreilles.

En fait Gervais n'avait rien désapprouvé que la proposition de partir pour Paris avant le moment voulu ; et si Pierre-Paul avait été moins absorbé par sa propre douleur, il aurait remarqué que l'humeur de son oncle s'assombrissait de jour en jour.

Le rigide fermier du Moire distribuait des boutades en homme non moins mécontent de lui que des autres ; il avait sur la conscience une sorte de remords.

— Pierre-Paul, bien . . . très bien ! se disait-il en ruminant, mais Clarisse ! . . . Clarisse ! . . . Marquise tant qu'on voudra ! . . . L'amour de mes enfants m'a rendu injuste ! . . . Pardon ! mon bon Joseph, encore peu de temps . . . Il est trop tard, pas vrai ? pour changer de marche. Ah ! Jésus, bon Dieu ! quand serons-nous donc au 15 janvier ?

De la *piotte-à-Corentine*, Mlle Marcelle Durantais, *Mme Pierre-Paul*, la petite femme, la promise, de la chère et tendre enfant qui languissait à Paris dans l'attente, le digne homme ne s'occupait guère désormais ; il avait bien d'autres soucis depuis qu'approchait le grand jour et qu'avec une obstination funeste à sa quiétude il s'était mis à relire les lamentables mémoires de son frère Joseph.

Pierre-Paul, miné de son côté par le chagrin, errait çà et là dans les campagnes, suivi de son fidèle Plantiau, qui seul semblait comprendre et partager sa douleur.

Ah ! combien les temps étaient changés ! personne désormais, personne n'osait ou ne voulait entretenir ses espérances.

Laure de Beauval, mariée à un gentilhomme du pays, se repentait d'avoir favorisé son inclination pour Marcelle. Par une phrase adroite, elle lui fit entendre que toutes les *folies d'autrefois* étaient hors de saison.

— *Folies*, ma chère dame, c'est possible, répondit le jeune père avec douceur, mais je vivrai de leur souvenir jusqu'à ce que leur souvenir me tue ! . . . Et je n'oublierai jamais combien mademoiselle votre sœur et vous avez été bonnes pour Marcelle et pour moi.

— Plaise à Dieu, dit Laure attendrie, qu'en mettant notre plaisir à vous être agréables nous n'ayons pas contribué à votre malheur à tous les deux !

— Merci madame, pour elle comme pour moi, car je suis bien sûr de son cœur, et je puis vous remercier en son nom. Le bonheur que nous vous avons dû sera notre consolation suprême,

si le malheur devient notre partage. Marcelle et moi, nous aimerions mieux mourir de notre amour que d'en guérir, si le choix nous était donné.

— Bon Pierre-Paul, dit Laure, si j'étais fée, je ne vous laisserais pas le choix.

— Si vous étiez fée, madame, repartit vivement le jeune garçon, Marcelle et moi serions heureux par la vertu de votre pouvoir.

— C'est vrai, mon ami, reprit la jeune femme, mais je n'ai pas de baguette magique, et le vif intérêt que je vous porte m'oblige à vous conseiller de vous calmer tout doucement : la volonté de M. Durantais sera toujours un obstacle à vos vœux.

Eugène et Louis tinrent un langage analogue ; et Suzanne, dont le futur mariage était la grosse affaire du château, devint absolument inabordable.

Pierre-Paul la cherchait avec l'espoir d'être encouragé par elle au moins ; Suzanne lui devait la vie, Suzanne avait été plus longtemps la compagne de Marcelle, elle était moins raisonneuse que Laure ou que ses frères, et il éprouvait un besoin immense de s'entendre dire par une voix amie ce qu'il se répétait sans cesse :

— Marcelle t'aime toujours comme tu l'aimes. Vous finirez par vaincre les difficultés, patience, persévérance, courage !

Mais, au lieu de Suzanne, il ne rencontra jamais qu'Eugène ou Louis, jeunes messieurs remplis de bienveillance, mais plus forts en équitation ou en mathématiques, en escrime ou en belles-lettres, qu'en l'art pieux de soulager une peine de cœur. Ils étaient encore, l'un et l'autre, dans cette période assez ingrate de la vie où l'on n'a plus les illusions de l'adolescence disposée à ne douter de rien, mais où l'on est fort loin d'avoir acquis cette expérience des hommes qui apprend à restreindre à son sens rigoureux le déplorable mot impossible.

Il arrive une époque en effet où l'on a vu s'accomplir tant de faits réputés impossibles, qu'on ne se prononce plus à la légère. Eugène et Louis étaient légers.

Ils tranchaient avec des lieux communs la situation fort exceptionnelle de leur jeune ami le paysan ; ils avaient à la fois les travers de leur âge et la frivolité, très peu sentimentale, du monde qu'ils fréquentaient.

Les amours de Pierre-Paul et de Marcelle étaient une pastorale charmante, mais les pastorales n'ont plus cours.

— Le dix-neuvième siècle n'a que faire de bergères et de bergers ; nous vivons dans un temps positif. Estelle et Némorin n'obtiendraient aucun succès aujourd'hui ; Florian a passé de mode, et Berquin est bon jusqu'à l'âge de douze ans tout au plus.

— Cependant, messieurs, l'on aime encore, l'on aimera toujours, l'amour sera éternellement jeune.

— Bah ! bah ! la dot, la condition sociale, mon cher, voilà en deux mots l'unique question, à Paris surtout ; le reste est du domaine de romans invraisemblables.

— Chimères, enfantillages ou sottises que les amours idéales comme les vôtres.

— Watteau fut un fantaisiste à sa manière, et la réalité n'a rien de commun avec certains sujets bucoliques de bronzes à pendules.

A ces aphorismes affligeants, que répondre ?

Eugène et Louis ne voulaient pas être blessants, mais ils blessaient Pierre-Paul, qui prit sagement le parti de les éviter.

M. et Mme de Beauval, bien que conservant pour lui les plus vives sympathies, ne lui dissimulèrent pas qu'il ferait bien de renoncer à son malheureux amour d'enfance.

Ils ne parlèrent, eux, ni de dot ni de condition sociale.

Pierre-Paul, instruit comme il l'était, leur paraissait absolument au niveau de Mlle Marcelle Durantais, petite fille de simples cultivateurs ; mais ils n'avaient point pardonné à Emilien ce qu'ils appelaient son impolitesse.

— Le père de cette charmante jeune personne, mon cher Pierre-Paul, manque de savoir-vivre et ne partage aucune de vos excellentes idées. Tandis que vous tenez à demeurer au village et à exercer l'honorable profession de cultivateur, M. Durantais se lance à corps perdu dans le monde parisien. Vous êtes paysan, il est bourgeois, et il a toutes les allures d'un bourgeois parvenu . . . Ah ! nous en avons eu les preuves ! Croyez-nous, mon bon ami, n'espérez rien d'un homme si inconsistant et si vaniteux.

— Mais ce n'est pas de M. Durantais qu'il s'agit, pensait Pierre-Paul. Qu'il soit tout ce qu'on voudra, Marcelle en est-elle moins digne d'être aimée ?

Mme de Beauval conclut en conseillant au jeune Roverin de jeter les yeux sur Renée Morgan, simple paysan, gentille, aimable, bien apprîse, qui lui convenait sous tous les rapports.

— J'ai donné mon cœur à Marcelle ! se dit tout bas Pierre-Paul.

Du reste, aux approches de l'hiver la famille de Beauval quitta le pays; car Suzanne devait se marier dans les environs de Paris, à ce qu'affirmaient les gens du canton.

En disant adieu à Pierre-Paul, le seigneur châtelain lui promit, de lui-même, de s'occuper encore de retrouver Clarisse Roverin.

— Merci, monsieur, grand merci ! répondit chaleureusement le jeune pâtre ; mais moi aussi je ne tarderai point à l'aller chercher là-bas.

Dieu veuille mon ami, que le séjour de Paris ne vous soit point funeste ! reprit le vieux gentilhomme avec bonté.

— Moi monsieur, je ne risque rien ; je veux vivre et mourir paysan !... oui, paysan, quoi qu'il arrive !

Et de grosses larmes roulèrent, à ces mots, dans les yeux de Pierre-Paul.

Un instant après, M. de Beauval disait à sa femme et à ses enfants :

— Je crains bien que M. Durantais n'ait refusé le bonheur à sa fille Marcelle.

Et chacun des membres de sa famille approuva cette parole, en plaignant le jeune gars qui s'en allait tout pensif dans la direction de Saint-Loup.

Qui s'avisa de plaindre un peu Marcelle ? Suzanne peut être, mais Suzanne était héroïne à son tour, le rôle de confidente ne lui convenait guère, elle ne s'appartenait plus.

Ainsi Pierre-Paul ne rapporta qu'un surcoût d'appréhensions pleines d'amertume, du manoir où il jouissait de l'affection, de l'estime et de la reconnaissance générales.

Au bourg de Saint-Loup et au hameau de Lavignais, ce fut bien pis. Il y a partout des envieux, des méchants et des sots.

Toutes les faiblesses de l'humanité sont communes aux habitants des villes et à ceux des campagnes : répétons donc encore une fois, répétons à satiété, pour qu'on n'attribue point à notre ouvrage un sens opposé à son esprit, répétons que nous ne commettons pas la faute d'exalter les paysans au détriment des citadins, faute grave qui fait germer un brutal orgueil dans une classe déjà trop portée à se vanter et à se plaindre fort injustement d'être la plus laborieuse et la plus utile.

Nous disons uniquement, — sans rien dire de plus, — qu'à conditions égales, les gens des campagnes sont les plus heureux. Entre autres

avantages, ils ont celui d'éprouver moins de besoins et de rencontrer moins de sujets de tentation ; mais l'envie trouvera toujours et partout matière à s'exercer.

Marcelle était la plus jolie, la plus sage, la plus riche et la mieux élevée des enfants de la paroisse ; Marcelle, fille d'un *monsieur*, devait être un jour une *demoiselle*, une *dame*. On l'envia.

Pierre-Paul était le plus instruit, le plus estimé, le mieux accueilli par le maire, le curé, le médecin, les seigneurs châtelains et les anciens du canton ; — Pierre-Paul fut en butte aux railleries souvent grossières de certains grands gailards, autrefois ses condisciples, aujourd'hui les galants et les farauds du bourg. On ne se frotta pas trop à lui, car on le savait courageux et solide, mais il sentit bien qu'on se moquait de ses douleurs ; il se réfugia au fond des bois.

A la Plantelle et au Moire, Pierre-Paul ne rencontrait aucune consolation. Par des motifs très divers, chacun de ses parents, ou amis lui faisait plus ou moins de peine.

Jacques Morgan, subrogé tuteur de Marcelle, ne se gênait pas pour dire avec humeur que M. Emilien Durantais ferait épouser à sa fille quel que mirliflor de Paris.

Corentine à ces mots se bornait à soupirer.

La pauvre femme devint de plus en plus circonspecte en observant le nouveau changement qui s'opérait dans les allures de son voisin le père Gervais. C'était en lui surtout qu'elle avait placé sa confiance : — eh bien ! précisément à propos de Marcelle, le vieux sanglier lui apporta l'un de ses plus terribles coups de boutoir.

— Quand on connaît si bien Paris, ma comère, lui dit-il en grognant, et quand on est si forte *conseilleuse*, *core pus drôle* ! on pourrait mettre les gens sur leurs gardes... .

— Qu'entendez-vous par là, Gervais ?

— J'entends ce qui est le bon sens, voisine ! Vous vous souvenez, je pense, de notre rencontre à la Petite-Plorée ?

— Assurément, je m'en souviens.

— Eh bien ! puisque vous aviez deviné mes secrets, il y a cinq ou six ans, pas vrai ?... il y a cinq ou six ans qu'il fallait me mettre en défiance... . Vous vous êtes tue, alors, — rapport à la *piotte*, *core pus drôle*... . et, en attendant le 15 janvier, bonsoir !

Gervais fut injuste ; Corentine ne comprit que plus tard comment et pourquoi. Elle crut simplement, comme Pierre-Paul, que le madré com-

père regrettait, à cette heure, d'avoir approuvé le penchant de son neveu pour Mlle Durantais. Raison de plus pour éviter d'inspirer au jeune gars une confiance trompeuse.

Tangy et Renée Morgan ne pouvaient qu'imiter leur père et leur mère.

Par un sentiment de discrétion fort louable, Briec Roverin, de retour de l'armée d'Afrique et du service militaire, son frère Julien et leurs trois sœurs, croyaient bien faire en ne parlant jamais de Marcelle en présence de leur cousin.

La Gervaise, leur mère, attristée de sa tristesse, en causait souvent avec Corentine, qui n'avait plus d'espoir qu'en Dieu et priait sans cesse pour le bonheur des deux enfants, comme elle appelait toujours Pierre-Paul et Marcelle.

— Mais qu'a donc votre homme, Gervaise ? qu'a-t-il donc, dites-moi ? demandait-elle.

— Gervais n'aime pas les questions, il a coutume de tout garder pour lui... .

— Il a toujours été cachottier et sournois un brin, mais encore, ma voisine, de quoi vous parlez-t-il ?

— Dam ! s'il parle de quelque chose, c'est du calendrier. Le 15 janvier, qui sera le jour de la majorité à Pierre-Paul, l'occupe jusqu'en dormant ; il en rêve, ma fine !... .

Corentine s'inquiétait à bon droit ; car, rapprochant les propos divers de chacun, elle craignait que le 15 janvier l'oncle Gervais ne se prononçât hautement contre tous les projets amoureux de Pierre-Paul.

D'un autre côté les lettres de Marcelle, lues chaque fois par Clarisse avant leur départ de Paris, étaient nécessairement mesurées avec une réserve affligeante. Ne voulant donner à sa jeune belle-mère aucun motif de mécontentement légitime, elle lui apportait toujours les lettres qu'elle écrivait à sa nourrice, laissant ensuite à son père le soin de les adresser.

Clarisse, dans l'espoir d'y trouver quelque trace des sentiments secrets de Marcelle, ne manquait jamais de les lire avec la plus vigilante attention. — Les allusions qui lui eussent échappé n'auraient pas échappé à Emilien : par conséquent les lettres de Marcelle ne contenaient que de vagues protestations d'amitié appliquées en général à tous les voisins et parents.

Rien de spécial pour Pierre-Paul ; à peine quelques parenthèses comme : « vous savez que mon cœur n'est pas changeant. » — « Je n'oublie aucun de ceux qui s'intéressent à moi. » —

Les heureux jours de mon enfance sont toujours présents à mon souvenir. — « Les deux rives du Coësnon sont les lieux où je me plais à reporter mes plus tendres pensées... . »

Tremblant toujours d'en dire trop, Marcelle n'osa qu'une seule fois parler du 15 janvier comme d'un jour qu'elle attendait avec impatience. Mais que de circonlocutions, que d'obscurité, que de soins fâcheux, pour en arriver à glisser cette date dans sa lettre. Elle crut devoir parler de bals, de fêtes et de plaisirs parisiens qu'on lui promettait pour la même époque.

— Elle aimerait Paris et ses plaisirs, ô mon Dieu ! tout serait désespéré, pensèrent à la fois Corentine et Pierre-Paul malhabiles à interpréter les ingénieux détours de la jeune fille, qui ne pouvait leur écrire :

« Ma belle-mère et mon père lisent tour à tour chacune de mes lettres : cherchez y des énigmes et devinez les à demi-mot. »

Comment après cela, Corentine aurait-elle pu relever le courage de Pierre-Paul, dont la mélancolie ne cessait de grandir, tandis qu'à Paris Marcelle souffrait d'un mal encore plus cruel que le sien ?

Corentine, dans ses prières, invoquait Jeanne-Marcelle comme l'angé protecteur du pays :

— A ton tour, maintenant, ma sainte et noble sœur, viens au secours de ton enfant et de ceux qui t'aiment.

L'on a vu comment Gervais rudoyait Pierre-Paul lui-même. — Enfin la Bernarde ne souffrait mot, mais, en revanche, elle carrillonnait sans cesse, symptôme certain d'inquiétude, de mauvaise humeur ou de réflexions fougueuses.

Ainsi s'écoulèrent quatre mois entiers.

Les beaux jours d'automne firent place aux pluies et aux tempêtes brumeuses. Les feuilles jaunies tombèrent sous les coups du sud-ouest. Les premiers froids se firent sentir ; le vent du nord fouetta les arbres depouillés de leur parure.

A Paris, l'hiver rouvrait les salons.

Nous avons dit comment Marcelle y fit son entrée à contre-cœur.

Le rives du Coësnon qu'elle aimait tant avaient revêtu leur triste manteau de neige. Glacées comme son jeune cœur, les fleurs des champs étaient ensevelies sous leur linceul jusqu'au retour du printemps, jusqu'aux baisers du soleil.

Or, janvier s'avancait, escorté de frimas.

En Saint-Loup ensuite on compta les jours.

Et enfin, enfin au vieux clocher de la paroisse sonna l'heure, depuis si longtemps fixée par le fermier du Moire, pour la plus solennelle des réunions de famille.

Tout ce qu'il y avait de Roverin dans le pays y furent convoqués; les Morgan en leur qualité de bons voisins; le maire Mathurin Gillet, son neveu Jérôme, Blaise Cordon et quelques autres, furent priés d'y assister. Le notaire de Saint-Loup en fit partie de droit.

On n'ignorait pas que la majorité de Pierre-Paul était la cause déterminante de cette nombreuse assemblée de parents et d'amis; mais on ne savait guère quel pouvait en être l'objet.

La curiosité aidant, personne n'eut garde de manquer aux invitations d'ailleurs très pressantes du bonhomme Gervais Roverin.

Un feu énorme flambait dans la grande cheminée où la Bernarde, vêtue de son costume de fêtes, prit sa place habituelle.

Plantian s'étendit en travers du foyer.

Une double rangée de sièges rustiques avait été disposée; Mathurin Gillet, Jaques Morgan et Corentine y occupèrent les trois premières places; la quatrième était réservée à Pierre-Paul.

Quant à Gervais, il se tenait à côté du notaire, près de la table chargée de papiers, qui occupait le milieu de la salle, et dès qu'il vit chacun assis, après avoir réclamé un profond silence, il prit la parole d'un ton qui ne manquait pas de noblesse.

XXXV.

MAJORITÉ DE PIERRE-PAUL.

L'humeur sombre et taquine du vieux Gervais Roverin s'était dissipée. Il promena sur la nombreuse assemblée réunie chez lui un coup d'œil pétillant de satisfaction.

Son langage était inculte: aussi croyons-nous devoir redresser quelques locutions vicieuses usitées dans le pays; elles altéreraient, ce nous semble, la valeur du discours qu'il prononça devant ses hôtes avec une gravité sereine mélangée d'un juste orgueil.

— Mes amis et parents, ma femme, et vous, mes enfants, dit-il, aujourd'hui 15 janvier, mon neveu Pierre-Paul Roverin a ses vingt et un ans accomplis; il est majeur, et, de plus, sans le vanter, c'est un homme, des bras et de la tête, du corps et de l'esprit, un vrai paysan, un bon

élèveur, un cultivateur fini et un clerc achevé dans la connaissance de toutes sortes de savoirs, dont il n'a pas manqué de tirer parti honnêtement et courageusement. Personne ici ne dira le contraire.

Tous les yeux se tournèrent vers le jeune gars, confus de tant d'éloges.

Corentine lui serra la main droite.

Briec, avec une vivacité militaire, lui prit la main gauche.

Gervais ajouta:

— Il est entré dans cette maison tout *ptiot*; il y a grandi en sagesse et en bonté. Chacun de vous le sait; mais aucun, hormis M. le notaire et notre bonne vieille Bernarde, ne sait que j'ai à lui rendre mes comptes de tuteur, car on pense que M. le notaire a eu tout seul à gérer l'héritage de son père. Voilà donc à quelle occasion je vous ai rassemblés ici pour être témoins de ce que je vas faire en conscience, n'étant *ni voleur, ni fils de voleur, ni père de voleurs*. . . . Et qu'on se le dise!

Ici un frémissement étrange parcourut l'assemblée.

Pierre-Paul étonné regarda fixement son oncle dont les dernières expressions blessaient toutes les oreilles. Les pommettes des joues des enfants Roverin se colorèrent; Briec le soldat grogna sourdement.

La Bernarde s'écria d'une voix aigre;

— Bien! très bien! Gervais! va toujours!

Gervais, qui souriait du sourire madré d'un vieux paysan sûr de son fait, laissa passer les murmures.

— Je voudrais parler de même au milieu de la grande place, en présence de tous les gens de la paroisse! Merci donc à chacun de vous d'être venu. Je n'ai regret à l'absence que d'une seule personne, mais il n'y a pas de sa faute à celle-là, si elle manque. . . . Et si elle n'a point sa place dans cette salle, elle en a une ici! ajouta le paysan en frappant sur son cœur.

Son geste éloquent accrut encore l'intérêt qu'il venait d'exciter.

On se demanda de qui il parlait.

La Bernarde était la seule qui le sût.

Quelques-uns pensèrent à M. de Beauval ou à Emilien Durantais; la plupart à Marcelle, et Corentine même fut de ce nombre.

Pierre-Paul devina qu'il s'agissait de sa sœur Clarisse.

— Je vas vous faire l'histoire de notre famille, reprit Gervais, *du depuis* l'ancien temps jusqu'à

cette heure-ci qui va changer bien des choses, par la permission du bon Dieu! . . . Et pour lors, d'aucuns qui ont passé sept ans à me traiter de vieil avare sans vergogne, auront peut-être bien repentance à leurs mauvaises paroles, soit dit sans rancune, suffit!

Blaise Cordon, Jérôme Gillet et plusieurs autres se grattèrent le nez ou l'occiput; on vit un sourire sur les lèvres de Briec et de Julien, qu'attristaient parfois les reproches dont on accablait leur vieux père dans la canton.

Gervais lui-même ne se gêna point en cherchant d'un regard malicieux ses principaux détracteurs, avant de reprendre en ces termes:

— Mon grand-père Symphorien Roverin, — dont Dieu ait l'âme en sa sainte garde! — était de son vivant simple métayer dans cette ferme où il est mort, laissant à mon père Mathieu, en beaux écus de six livres, amassés tout doucement, de quoi acheter la terre à MM. de Maillevive; — de manière que mon père s'est reveillé un beau matin maître chez lui, ayant tout d'un tenant les champs et les prés qui vont de la rivière à la petite route, entre la Grainée-sur-Coësson et la Porte-aux-Loups, qui n'était pas encore de notre bien. Mais mon père, Mathieu Roverin, — devant Dieu soit son âme! — ne se reposait guère que le dimanche, et, connaissant bien la terre, savait en tirer ce qu'il y a dedans. Il a principalement vécu en temps de révolutions, de malheurs et de guerre civile, ayant été un brin chouan, — soit dit sans vous offenser, monsieur le maire, — on sait ce qu'on sait et on ne l'oublie pas! . . .

Mathurin le Bleu, qui avait autrefois préservé Mathieu d'être fusillé par une colonne républicaine, fit un signe de remerciement; Gervais poursuivit:

— Malgré ça, malgré la dureté des temps, la guerre, les mauvais payeurs, les assignats et le reste, nous avons vu grandir notre bien dès le vivant de mon père, tant la terre est bonne nourrice pour les enfants qui la soignent et qui l'aiment! Mathieu Roverin a acheté Porte-aux-Loups, qui va jusqu'à l'entrée du bourg; il a défriché Pré-en-l'Île, qui, pour MM. de Maillevive, n'était qu'une pauvre lande et que tu as eue en dot, ma fille Mariette, sans avoir le droit de t'en plaindre! En a-t-elle mangé, du fumier, cette diable de lande! mon père a fait rebâtir le logis et l'a couvert en ardoises, et enfin, si moi, Gervais, je suis bon cultivateur, sans me flatter, c'est que j'ai commencé tout *ptiot* à tra-

vailer avec mon brave homme de père. — Mais vous savez tous que je n'étais pas son seul fils, et même que je n'étais que le cadet, l'aîné étant le père de Pierre-Paul ici présent, mon pauvre Joseph, dont Dieu garde l'âme! . . .

Gervais fit une courte pause et, dans le fond de la cheminée, l'on entendit la Bernarde donner des marques d'approbation, moins bruyantes toutefois que d'ordinaire.

Le notaire dit alors:

— Ce résumé est clair et précis, venons au fait, maintenant.

— Nous étions donc deux frères, reprit le paysan, et pourtant tout le Moire est à moi seul, et j'ai doté ma fille Mariette avec Pré-en-l'Île, et j'ai même Porte-aux-Loups, tandis que mon aîné Joseph n'a jamais eu ce qui s'appelle une toise de terrain et qu'il n'en laisse pas un pouce à ses enfants à lui.

— Mon oncle! interrompit Pierre-Paul, je crois deviner. . . .

— Silence, mon *ptiot*! s'écria Gervais, ce n'est pas toi qui as des comptes à rendre. Il y a sept ans aujourd'hui, j'ai vu ce qui était la justice, et je me suis dit: — « Gervais, si tu étais mort hier, tu serais mort en léguant à tes enfants le bien des orphelins de ton frère Joseph! » Qu'on m'écoute donc et que personne ne parle avant son tour! — Nous savons compter, nous aussi, Pierre-Paul, sans avoir tant étudié que toi! Nous avons consulté M. le notaire et nous savons notre devoir par la loi des hommes et par les commandements de Dieu. D'après la loi, il y a ce qu'ils nomment *prescription*, et nous ne te devons rien, rien de rien, pas une brassée de terre, mon garçon; mais j'ai appris mon catéchisme dans notre jeune temps, et je n'ai pas oublié ceci qui y est tout au long:

« Le bien d'autrui tu ne prendras

» Ni retiendras à ton escient. »

La prescription! . . . *core pus drôle!* je m'en fiche, entends-tu bien? Et Briec, Julien, Mariette, son mari, Péline et Denise, s'ils ne pensaient pas comme moi, ne seraient pas de mon sang. Voyons, mes gars et mes filles, parlez! Voulez-vous part à un héritage volé? Parlez! je vous le permets!

Il n'y eut qu'un cri:

— Non, mon père! jamais!

Et Gervais, fier de l'unanimité de ses enfants, ordonna d'un geste impérieux à Pierre-Paul de